

franchise. Lorsqu'un homme est persuadé que la moindre brèche faite à sa candeur lui porte coup & ruine en quelque manière son existence, l'amour propre devient une vertu. C'est par-là que le bien & le mal seront les seuls objets qu'il approuvera ou qu'il condamnera; & celui qui fait tort à un autre lui paroîtra aussi criminel, que s'il en étoit insulté lui-même. Je ne vois que cet expédient pour se rendre équitable. En un mot, tout homme qui suit les lumières de la raison & de sa conscience, peut bien s'engager dans l'erreur par l'artifice des autres, mais il ne tombera jamais dans le crime.

T.



LI. DISCOURS.

Et quod nunc ratio est, imperus ante fuit.
OVID. Rem. Amor. v. 10.

*Mon amour, autrefois furieux, obéit à présent
aux loix de la raison.*

Tenez-vous sur vos gardes aux Ides Nouvelles
du mois de Mars, dit autrefois un réflexions
augure Romain à Jule-César. Tenez-vous sur le Prin-
sur vos gardes au moi de Mai, dit le tems, l'Avis
Spectateur Anglois aux belles de son pays. que l'Au-
L'avis du premier fut malheureusement teur a don-
négligé, & la confiance de César lui né la-dessus
coûta la vie. Je me flatte que mes aimables aux Dames.
Compatriotes ont eu plus d'égard à
l'exhortation que je leur ai adressée; du
moins je n'ai entendu parler jusques-ici
que d'un petit nombre de chûtes surve-
nues entre elles dans le mois dernier.

Avec tout cela, je ne veux rien décider sur cet article, jusqu'à ce qu'il y ait neuf mois bien écoulés, parce que mon bon ami le Chevalier de Coverley, à ce qu'il m'a dit souvent lui-même, a toujours plus affaire au bout de

ce terme, en qualité de Juge de Paix, avec la jeunesse débauchée de sa campagne, qu'en toute autre saison de l'année.

Je ne dois pas oublier ici une Lettre qui me fut écrite, il y a près de quinze jours, par une Dame, qui ne pouvoit plus se contenir, à ce qu'il semble, & qui prétend que le mois de *Mai* étoit alors expiré, parce qu'elle suit toujours le nouveau style dans son calcul.

D'un autre côté, diverses Lettres, que des Amans frustrés de leur attente m'ont écrites en colere, me persuadent que mon avis a été fort utile au beau sexe, qui averti par-là, comme dit le vieux proverbe, s'est aussi bien muni.

Un de ces Messieurs me dit qu'il voudroit m'avoir donné cent pistoles, & que je n'eusse pas écrit un tel *Discours*, puisque sa Maîtresse, qui lui avoit promis de s'expliquer au commencement de *Mai*, l'avoit renvoyé au mois de *Juin*, après la lecture de ce *Discours*.

Thirsis m'avertit que *Sylvie* ne voulut pas se promener avec lui dans les prés, sous ombre que le *Spectateur* le lui avoit défendu.

Un autre de mes Correspondans, qui se signe *Math. Maigret*, se plaint de ce

qu'accoutumé à déjeuner chez sa Maîtresse avec du chocolat, il n'y a bû depuis le premier de *Mai* du thé verd, qui l'affame plutôt qu'il ne le nourrit.

Puisque je donnai mon avis aux Dames, dès que nous fûmes entrés dans cette saison de l'année, qui est un vrai tems de crise pour elles, il est juste qu'à la fin de cette même saison, je les félicite d'en être heureusement sorties, & que je leur en souhaite joie de tout mon cœur.

Elles peuvent à présent réfléchir sur les dangers qui les menaçoient, & dont elles ont eu le bonheur d'échapper, avec autant de satisfaction qu'en avoient autrefois leurs bisayeules, après avoir soutenu l'épreuve du feu, & marché nus pieds sur des focs ardents. Les influences du Printems ont déjà perdu beaucoup de leur force; le Rossignol ne fait plus retentir nos bois de ses chansons amoureuses, les fleurs sont déjà tombées des arbres, & l'herbe émaillee des prés a été renversée par le Faucheur.

Je vais donc permettre aux belles de retourner à la lecture de leurs Romans & à boire du chocolat, pourvu qu'elles en usent avec modération, jusques à la

mi-Juin lorsque le Soleil aura fait quelque progrès dans le signe du *Cancer*. Il n'y a rien de plus dangereux qu'une trop grande sécurité. Les *Troyens*, qui s'étoient bien tenus sur leurs gardes tout le tems que les *Grecs* camperent devant leur Ville, ne crurent pas plutôt le siège levé & qu'il n'y avoit plus rien à craindre, qu'ils se négligerent; mais dès la nuit suivante ils se virent brûler dans leurs lits. J'observerai d'ailleurs, que si quelques climats jouissent d'un Printems continuel, on voit certaines femmes qui se ressentent toute leur vie des influences du mois de *Mai*. Ce sont une espèce de *Valétudinaires* à l'égard de la chasteté, auxquelles je voudrois prescrire un régime qui durât jusques à la fin de leurs jours. Je ne saurois croire que celles-ci soient tout-à-fait hors du danger qu'après avoir regardé notre sexe, du moins cinq années de suite, à travers une paire de lunettes. *M. Honeycomb* m'a dit souvent qu'il est beaucoup plus aisé d'enlever une femme de cet ordre, après qu'elle a passé son année climactérique, qu'une jeune fille au-dessous de vingt-cinq ans; & qu'un débauché de sa connoissance, qui avoit travaillé en vain à gagner les bonnes grâces d'un tendron

de quinze ans, avoit fait enfin sa fortune par l'enlèvement de sa grand-mère.

Mais puisque ce *Discours* n'est pas destiné à celles du beau sexe qu'on peut nommer *toujours vertes*, je m'adresserai à celles qui sont disposées à écouter les principes de la raison & de la vertu, & qui peuvent aujourd'hui me donner audience de sans froid. S'il y en a quelques-unes qui ayent perdu leur innocence, elles doivent se considérer comme étant dans le déplorable état où (*x*) *Chamont* trouve que sa sœur est tombée, lorsqu'il dit: Elle étoit à nos yeux comme une rose nouvelle: mais cet éclat qui nous charmoit, s'est évanoui depuis qu'un destructeur cruel la ceuille.

Au contraire, celles qui ont observé les précautions que je leur ai données, & qui ont suivi les règles de la modestie, fleuriront à présent comme une rose au mois de *Juin*, environnées de nouveaux charmes, & de cette innocente pudeur qui éclate sur le visage. Avec tout cela, je les prie de vouloir penser à la honte qu'auroit un Général, qui, après avoir fait une heureuse campa-

(*x*) C'est un des Personnages d'une Tragédie de *M. Otway*, intitulée, *l'Orpheline*, ou *Le Mariage infortuné*.

gue, se laisseroit surprendre dans ses quartiers d'hiver : il ne seroit pas moins deshonorable à une Dame de perdre, dans tout autre mois de l'année, ce qu'elle a eu soin de conserver dans le mois de *Mai*.

Il n'y a point de charme dans le beau sexe, qui puisse tenir la place de la vertu. Sans l'innocence, la beauté devient désagréable, & la qualité est digne de mépris ; la bonne éducation dégénère en libertinage, & la vivacité de l'esprit se tourne en impudence. On observe que les Peintres & les Statuaires nous représentent toutes les vertus sous la figure de femmes ; mais s'il y en a quelque une qui ait un droit plus immédiat à cette représentation, c'est à coup sûr la modestie. Je laisse aux Théologiens à munir les Dames contre le vice opposé, en ce qu'elles peuvent être vaincues par les tentations : pour moi, il me suffit de leur avoir donné mes avis là-dessus, en ce que l'instinct peut les entraîner.

X.



LII. DISCOURS.

_____ dolor ipse disertum
Fecerat. _____

OVID. Metam. L. XIII. 228.

La douleur, dont j'étois accablé, me rendoit éloquent.

Comme les Stoïciens bannissent toutes les passions en général, ils ne veulent pas que leur Sage prenne aucune part aux afflictions des autres. (y) Si vous voyez, dit Epictète, votre Ami dans le trouble, vous pouvez en paroître affligé, & lui témoigner même que vous y êtes sensible ; mais gardez-vous bien d'en avoir une véritable douleur. Les plus rigides de cette secte n'en vouloient pas même venir jusques à ce dehors affecté ; & si l'on parloit à l'un d'eux de quelque calamité survenue au plus cher de ses amis, il répondoit d'abord, *Qu'est-ce que cela m'importe ?* Si l'on aggravait les circonstances de son malheur, en faisant voir

(y) C'est la substance de la Sect. 23. de la Philosophie.

qu'elles étoient terribles & en grand nombre, il répondoit de nouveau, *Tout cela peut être vrai ; mais qu'est-ce que cela me fait ?*

Pour moi, je crois que la compassion n'aide pas seulement à raffiner & à polir la nature humaine, mais qu'il y a quelque chose de plus doux & de plus agréable que tout ce qu'on peut trouver dans ce bonheur plein d'indolence, ou cette insensibilité pour le genre humain, en quoi les *Stoïciens* faisoient consister la sagesse. La pitié n'est autre chose que l'amour, la plus agréable de toutes les passions, adoucie par quelque mélange de chagrin : c'est une espèce de souci tendre, ou une généreuse sympathie, qui unit tous les hommes ensemble, & les confond dans le même sort.

Ceux qui ont donné des règles sur l'Art Oratoire & le Poétique, conseillent à celui qui écrit, soit en Prose ou en Vers, d'exciter en lui-même le degré de douleur qu'il veut inspirer aux autres. De-là vient qu'il n'y a personne qui soit aussi en état d'émouvoir à la pitié que ceux qui racontent leurs propres souffrances. La douleur a une éloquence toute particulière, & fournit des traits plus pathétiques que la plus belle ima-

gination n'en sauroit inventer. La nature dicte en cette occasion mille sentimens passionnés, où l'art ne peut jamais atteindre.

De-là vient aussi que les courtes Harangues ou les belles Sentences, qu'on trouve souvent dans les Historiens, font plus d'impression sur l'esprit des Lecteurs, que les endroits les plus étudiés d'une Tragédie bien écrite. D'un côté le récit d'un fait, ou d'une grande vérité, met, pour ainsi dire, devant nos yeux la personne intéressée ; au lieu que de l'autre la fiction l'éloigne davantage de notre vûe. Je ne sache pas avoir jamais lu une Histoire, ancienne ou moderne, plus touchante qu'une Lettre d'*Anne de Boulen*, épouse d'*Henri VIII*, & mere de la Reine *Elizabeth*. (7) On la trouve écrite de sa propre main dans la Bibliothèque du Chevalier *Cotton*.

(a) *Shakespear* lui-même n'auroit pu lui prêter un style si conforme à son état & à son caractère. On y voit les plaintes d'une Amante méprisée, les sentimens d'une épouse maltraitée, & les chagrins d'une Reine en prison. Il est

(7) *Otho* C. 10.

(a) Voyez le *Journal Littéraire*, impr. à la Haye, Tom. IX. pag. 202.

presque inutile d'avertir mes Lecteurs que cette Princesse étoit alors poursuivie en Justice pour avoir souillé la couche du Roi, & qu'elle fut ensuite décapitée en public à cette occasion, quoique plusieurs ayent cru qu'on lui fit plutôt son procès, à cause que le Roi étoit devenu amoureux de *Jeanne Seymour*, que pour aucun crime qu'elle eût commis. Voici de quelle maniere elle s'exprimoit dans cette Lettre :

SIRE,

» Le déplaisir de Votre Grandeur &
 » mon emprisonnement me paroissent
 » des choses si étranges, que je ne sai
 » point du tout ni ce que je dois écrire
 » ni sur quoi je dois m'excuser. Vous
 » m'avez envoyé dire, par un homme
 » que vous savez être mon ennemi déclaré depuis long-tems, que, pour obtenir votre faveur, je dois reconnoître une certaine vérité. Il n'eut pas plutôt fait son message, que je m'aperçus de votre dessein; mais si, comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, & avec une entière soumission.
 » Que

» Que Votre Grandeur ne s'imagine
 » pas que votre pauvre femme puisse
 » jamais être amenée à reconnoître une
 » faute, dont la seule pensée ne lui est
 » pas venue dans l'esprit. Pour vous dire
 » la vérité, jamais Prince n'a eu une
 » femme plus fidèle à l'égard de tous ses
 » devoirs, & dans toute sorte d'affec-
 » tion sincere, que celle que vous avez
 » trouvée en la personne d'*Anne de Bou-*
 » *len*, qui auroit pu se contenter de ce
 » nom & de son état, s'il avoit plû à
 » Dieu & à Votre Grandeur de l'y laisser.
 » Mais, au milieu de mon élévation & de la Royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée jusques à ce point, que je n'aye toujours appréhendé quelque revers pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme elle n'avoit pas un fondement plus solide que la fantaisie de Votre Grandeur, je croyois bien que la moindre altération seroit capable de vous tourner vers quelque autre objet. Vous m'avez élevée, d'un bas étage, à la Royauté, & à devenir votre compagne, fort au-delà de mon mérite, ou de mes desirs. Si donc vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, bon Prince, qu'aucune

Tome IV.

R

» fantaisie volage, ou qu'aucun mauvais
 » conseil de mes ennemis, me prive de
 » votre faveur Royale; ne souffrez pas,
 » bon Prince, qu'une tache si noire, &
 » si indigne que celle d'avoir été infidé-
 » le à Votre Grandeur, ternisse la répu-
 » tation de votre très-obéissante femme,
 » & de la jeune Princesse votre fille.
 » Ordonnez, bon Roi, que l'on instrui-
 » se mon procès; mais que l'on y obser-
 » ve les Loix de la Justice, & ne per-
 » mettez pas que mes ennemis jurés
 » soient mes accusateurs & mes juges:
 » ordonnez même qu'on me le fasse en
 » public, puisque ma fidélité ne craint
 » pas d'être exposée à la honte: alors
 » vous verrez mon innocence justifiée,
 » vos soupçons levés, votre esprit satis-
 » fait, & la calomnie réduite au silen-
 » ce; ou mon crime paroîtra aux yeux
 » de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il
 » plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de
 » moi, Votre Grandeur peut se garan-
 » tir de la censure publique, & mon cri-
 » me étant une fois prouvé en Justice,
 » vous êtes en pleine liberté, devant
 » Dieu & devant les Hommes, non seu-
 » lement de me punir comme une épou-
 » se infidèle; mais de suivre votre incli-
 » nation, que vous avez déjà fixée sur

» cette personne, pour l'amour de la-
 » quelle je me vois réduite dans cet état,
 » & que j'aurois pu vous nommer il y
 » a long-tems, puisque Votre Grandeur
 » n'ignore pas jusqu'où alloient mes soup-
 » çons à cet égard.

» Mais si vous avez résolu de me per-
 » dre, & que ma mort, fondée sur une
 » infame calomnie, vous doive mettre
 » en possession du bonheur que vous
 » souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille
 » vous pardonner ce grand crime, aussi-
 » bien qu'à mes ennemis, qui en sont
 » les instrumens; & qu'assis, au dernier
 » jour, sur son trône, devant lequel
 » vous & moi comparoîtrons bientôt,
 » & où je ne doute pas, quoi que le
 » monde puisse croire de moi, que mon
 » innocence ne soit ouvertement recon-
 » nue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne
 » vous fasse pas rendre un compte rigou-
 » reux du traitement cruel & indigne
 » que vous m'aurez fait.

» La dernière, & la seule chose que je
 » vous demanderai, est que je porte
 » moi seule tout le poids de votre indi-
 » gnation, & que ces pauvres & inno-
 » cens Gentilshommes, qui, à ce que
 » j'ai ouï dire, sont retenus à cause de
 » moi dans une étroite prison n'en re-

» coivent aucun mal. Si jamais j'ai
 » trouvé grace auprès de vous ; si ja-
 » mais le nom d'Anne de Boulen a été
 » agréable à vos oreilles, souffrez que
 » j'obtienne ma demande, & je ne
 » vous inquiéterai plus sur quoi que ce
 » soit ; mais j'adresserai toujours mes
 » ardentés prières à la Trinité, afin qu'il
 » lui plaise vous maintenir en sa bonne
 » garde, & qu'elle vous dirige dans tou-
 » tes vos actions. De ma tritte prison à
 » la Tour, le 6 de Mai.

Votre très-fidèle & très-
 obéissante femme,

L.

ANNE DE BOULEN.



LIII. DISCOURS.

Ut nemo in sese tentat descendere ! nemo !

PERS. Sat. IV. 23.

Ab ! qu'il est vrai que personne ne tâche de
 s'examiner, & de se connoître !
 Non, personne !

L'Hypocrisie, au quartier de la Ville où se trouve la Cour, est bien différente de celle qu'on voit dans la Cité. L'Hypocrite à la mode tâche de paroître plus déréglé qu'il n'est, & l'Hypocrite citoyen voudroit passer pour avoir plus de vertu qu'il n'en a. Le premier semble craindre tout ce qui a quelque apparence de Religion, & souhaiteroit qu'on le crût engagé dans plusieurs intrigues amoureuses & criminelles, dont il n'est pas coupable. Le dernier se revêt d'un extérieur dévot, & cache une infinité de vices sous les belles apparences de la vertu.

Différentes sortes d'hypocrisie & les moyens de s'en garantir, ou d'arriver à la connoissance de soi-même.

Mais il y a une autre sorte d'hypocrisie, qui diffère de ces deux-là, & qui doit servir de sujet à ce Discours : je

R. iij

veux dire cette hypocrisie, qui engage un homme non seulement à en imposer aux autres, mais aussi à se tromper lui-même; cette hypocrisie, qui le rend la dupe de son propre cœur, qui le persuade qu'il a plus de vertu qu'il n'en a dans le fond, qui l'empêche de faire attention à ses vices, ou qui l'oblige à les prendre pour des vertus. C'est de cette fatale hypocrisie & de cet aveuglement de soi-même, dont le Psalmiste parle, lorsqu'il dit, (b) *Qui est celui qui connoît les fautes commises par erreur? Purge-moi de mes fautes cachées.*

Si les impies de profession méritent que les Ecrivains de Morale employent tous leurs efforts pour les ramener du vice & de l'égarement, quel soin & quelle compassion ne doivent pas attendre de leur part ceux qui marchent dans les sentiers de la mort, & qui s'imaginent être dans le chemin de la vertu? C'est pour cela même que je tâcherai de poser ici quelques règles, qui puissent aider à découvrir ces vices qui se tiennent cachés sous les enveloppes & les replis du cœur, & de montrer les moyens par lesquels on peut atteindre à une véritable connoissance de soi-même.

(b) Pseaume XIX. 13.

Ceux que l'on prescrit d'ordinaire font de nous examiner sur les préceptes & les maximes de l'Evangile, qui doivent servir à régler toutes nos démarches, & de comparer notre vie à celle de JESUS-CHRIST, le modèle de la perfection, aussi-bien que le Guide & le Maître de ceux qui reçoivent sa doctrine. Quoiqu'on ne sauroit trop insister sur ces deux articles, il y a tant d'habiles Ecrivains qui les ont touché, que je ne m'y arrêterai pas davantage.

Ainsi je vai proposer les moyens suivans à ceux qui ont envie de connoître leurs défauts secrets, & de ne s'estimer que ce qu'ils valent.

I. Je les exhorte à bien réfléchir en premier lieu sur le caractère qu'ils soutiennent auprès de leurs ennemis. Il arrive souvent que nos amis nous flattent, & qu'ils nous déguisent tout, de même que l'amour-propre. Ou bien ils ne voyent pas nos défauts, ou ils nous les cachent, ou ils les exténuent à nos yeux d'une telle manière, que nous les croyons trop légers pour y prendre garde & y remédier. Nos ennemis au contraire épient toutes nos démarches, ils découvrent jusques aux moindres imperfections qui se trouvent en nous; &

quoique leur malice les engage quelque-fois à les agraver, elle est presque toujours fondée sur quelque chose de réel. Un ami grossit les vertus, & un ennemi exagère les vices. Un homme sage & prudent doit faire attention à ce qu'ils disent tous deux, pour s'animer à la pratique des unes, & s'éloigner des autres. *Plutarque* a écrit un *Essai* sur les bons offices qu'on peut recevoir de ses ennemis, & il nous dit qu'un de ces avantages consiste en ce que leurs reproches nous montrent par le côté le plus laid, & qu'ils nous découvrent plusieurs défauts, que nous n'aurions jamais pu observer, sans le secours de ces malins Censeurs.

II. En deuxième lieu, pour arriver à la connoissance de nous-mêmes, il faut examiner jusqu'à quel point nous méritons les éloges qu'on nous donne; si les actions qui nous les attirent, partent d'un bon principe, & si nous possédons les vertus pour lesquelles on nous applaudit. Cet examen est d'une absolue nécessité, puisque nous sommes fort disposés à nous estimer ou à nous condamner suivant l'opinion des autres, & à sacrifier le témoignage de notre cœur au jugement du Public.

III. En troisième lieu, afin de ne pas nous égarer sur un article de si grande importance, nous ne devons pas avoir une trop haute idée de certaines vertus que nous possédons, & qui sont un peu suspectes: puisqu'il y a une infinité de personnes, aussi sages & aussi éclairées que nous, qui en ont une toute autre idée. Nous devrions toujours agir avec beaucoup de retenue en certain cas, où il n'est pas impossible que nous errions. Un zèle ardent, la bigoterie & la persécution en faveur d'un parti ou d'une opinion, quelque louables que les croient certains esprits foibles de tous les partis, exposent le genre-humain à un nombre infini de calamités, & sont des principes très-criminels en eux-mêmes: avec tout cela, combien de personnes d'une piété exemplaire n'y a-t-il pas qui nourrissent ces monstres dans leur sein, & qui les prennent pour des vertus? J'avoue de bonne foi que je n'ai jamais vu aucun parti si juste & si raisonnable qu'un homme pût le suivre dans toute l'ardeur de son zèle, & conserver en même tems son innocence.

IV. Nous devrions aussi nous défier de ces actions qui viennent du tempérament, de nos passions favorites,

d'une éducation particulière, ou de tout ce qui s'accorde avec nos intérêts mondains. A l'égard de tous ces cas & de leurs semblables, le jugement d'un homme est facile à pervertir, & il se trouve embarrassé d'un poids qui l'entraîne. Ce sont les avenues secrètes de l'esprit, à travers lesquelles un million d'erreurs & de préjugés se glissent, sans qu'on y prenne garde, ou qu'on les observe. Un homme sage tiendra pour suspectes ces démarches qui lui sont dictées par tout autre principe que celui de la raison, & il craindra toujours quelque mal caché dans tout dessein qui est d'une nature équivoque, lorsqu'il se trouve conforme à son tempérament, à son âge, ou à sa manière de vivre, & qu'il favorise sa passion ou son intérêt.

Il n'y a rien qui nous soit plus important que de fonder ainsi nos pensées, & de fouiller dans tous les replis de nos cœurs, si nous voulons affermir nos ames & les orner d'une vertu solide, capable de nous être de quelque usage au dernier jour, lorsqu'elle devra soutenir l'épreuve d'une sagesse & d'une justice infinie.

Pour en venir à la conclusion de cet Essai, j'observerai que les deux sortes

d'hypocrisie, dont j'ai parlé d'abord, c'est-à-dire celle qui nous engage à tromper les autres, & celle qui nous réduit à nous en imposer à nous-mêmes, sont touchées d'une manière très-belle & fort vive dans le Pseaume CXXXIX. La vanité de la première y est étalée par des réflexions sur la toute-science & la toute-présence de Dieu, que l'Auteur y célèbre en des termes aussi poétiques & aussi nobles que j'en aye jamais vu dans aucune pièce, sacrée ou profane. L'autre sorte d'hypocrisie y est insinuée dans les deux derniers versets, où le Psalmiste adresse cette demande emphatique à celui qui sonde les cœurs & les reins : *O Dieu, sonde-moi, & cherche le fond de mon cœur : éprouve-moi, & examine mes pensées. Regarde, s'il y a quelque malice en moi, & veuille me conduire dans le chemin éternel.*

L.



R vj

XLIV. DISCOURS.

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.

H O R. A. P. 180.

*Ce qui ne frappe que les oreilles fait moins
d'impression sur les esprits que ce qui frap-
pe les yeux, & qui laisse au Spectateur le
plaisir d'apprendre par lui-même.*

SI je publiois tous les avertissemens,
sur divers sujets, qui me viennent
de différentes personnes, aussi distin-
guées par leur qualité que par les circon-
stances où elles se trouvent, leur seule
publication, sans les accompagner d'au-
cune remarque, suffiroit pour exciter
toutes les passions dont l'esprit humain
est capable. Les deux ou trois Lettres
suivantes serviront de preuve à cet
égard. Il semble que les personnes de
qui je les ai reçues, hors d'état de pou-
voir recourir à l'autorité des Loix, les
ont plutôt écrites pour se décharger le
cœur, que dans l'espérance d'obtenir
justice ou quelque consolation.

M. le SPECTATEUR,

» Je suis une jeune femme, avec Lettre d'une
» quelque beauté & de la naissance, jeune fem-
» mariée à un Gentilhomme qui m'a- me dont
» dore; mais j'ai le malheur d'être l'ob- l'honneur
» jet de la passion criminelle d'un Sei- est attaqué
» gneur intime ami de mon époux. & un ami par sa mere
» Cette grande familiarité lui donne un de son é-
» accès libre auprès de moi, & de fré- poux.
» quentes occasions de m'entretenir en
» particulier. Mon cœur est dans une
» agonie extrême, & la honte me couvre
» le visage, lorsque je me vois réduite
» à vous annoncer que ma mere, la
» plus intéressée de toutes les femmes &
» gagnée par ce faux ami, me sollicite
» en sa faveur. Mon honnête & crédule
» époux me gronde souvent de ce que
» je marque de l'impatience à la vûe de
» son ami, & je ne suis jamais seule
» avec ma mere, qu'elle ne m'étour-
» disse de contes sur les femmes les plus
» distinguées de la Ville, dont telle &
» telle sont aussi coupables que je pour-
» rois l'être moi-même en suivant son
» avis. Elle rit de ma surprise, & cher-
» che à m'insinuer, que malgré sa ré-
» putation de femme vertueuse, je ne

» suis pas la fille de son mari. Il seroit
 » bien à souhaiter que la publication de
 » cette Lettre me délivrât de la cruelle
 » importunité de ma mere, & de la
 » perfide galanterie de l'ami de mon
 » époux. J'aime sincèrement la vertu, &
 » je suis résolue à conserver mon inno-
 » cence. Pour prévenir les suites funes-
 » tes d'une pareille découverte, & em-
 » pêcher que mon mari ne ressent l'af-
 » front que son ami lui fait, ou que
 » ma mere ne soit exposée à l'infamie,
 » je ne vois pas d'autre moyen que celui
 » d'abandonner le pays. Les personnes
 » intéressées verront bientôt que ces cir-
 » constances les regardent; & quoi-
 » qu'elles ne soient plus sensibles aux
 » principes de l'honneur, je me flatte
 » que la lecture de cette Lettre pourra
 » leur causer de la honte & les ramener
 » ainsi à leur devoir. Je vous prie donc,
 » mon cher Monsieur, si vous avez
 » quelque compassion pour la vertu of-
 » fensée, de vouloir insérer ces lignes
 » dans quelqu'une de vos Feuilles vo-
 » lantes, & vous obligerez infiniment
 » &c.

SYLVIE.

M. le SPECTATEUR,

» J'ai en partage une femme de mé- Lettre d'un
 » rite; mais je suis devenu amoureux époux a-
 » d'une Demoiselle de sa connoissance, moureux
 » qui doit se marier avec un Gentil- d'une autre
 » homme qui n'est pas indigne de la femme juif
 » posséder. J'ai le Bien de cette De- qu'à la fu-
 » moiselle en dépôt, ce qui fait que reur.
 » mon consentement est requis en quel-
 » que maniere dans cette occasion; mais
 » je suis au desespoir lorsque je pense
 » au bonheur de cet honnête homme,
 » & j'en ai une si grande envie, que,
 » contre toute sorte de raisons & d'é-
 » quité, il n'y a point de mauvais tour
 » dont je ne m'avise pour retarder les
 » nôces. Ce n'est pas que j'aye la moin-
 » dre espérance; *Emilie*, c'est ainsi que
 » j'appellerai cette Demoiselle, est d'une
 » vertu rigide; & son Amant est celui
 » de tous les hommes que je choisirois
 » plutôt pour mon ami: cependant la
 » jalousie, quoique si mal placée, me
 » ronge & me dévore; tourmenté &
 » sensible comme un démon, je maudis
 » ce que je ne saurois qu'approuver. Au
 » moins si cet aveu de ma disposition
 » diabolique étoit la marque de mon

» repentir ! mais à l'heure qu'il est j'ai
 » merois mieux voir la ruine de ces
 » deux excellentes personnes, que leur
 » union. Je vous prie, M. le Spectateur,
 » de me donner un Discours sur cette
 » cruelle envie qui me tourmente, quoi-
 » qu'elle soit si mal fondée, & de vou-
 » loir mettre tout en œuvre pour exor-
 » ciser une foule de gens qui en sont
 » presque aussi possédés que votre ser-
 » viteur

CANNIBALE.

M. le SPECTATEUR,

Lettre d'une
 Demoiselle
 outrée de
 ce que son
 Amant
 cherchoit à
 la corrom-
 pre, &
 non pas à
 l'épouser.

» Je n'ai pas d'autre voie que celle-ci
 » pour rendre mes actions de grâces à
 » un homme, & marquer mon ressen-
 » timent à un autre. Voici la situation
 » où je me trouve. Il y a cinq ans pas-
 » sés qu'un Gentilhomme, qui a plus de
 » bien que je n'en devrois attendre, sur
 » le pié où les choses en sont à l'égard
 » de notre sexe, me fait la cour. Vous
 » savez que deux personnes peuvent
 » vivre d'une certaine manière ensem-
 » ble, que tous leurs amis & leurs pro-
 » ches comptent que ce sera un maria-
 » ge, & que tout le monde les croit
 » faites l'une pour l'autre. Depuis quel-

» que tems on nous a regardés, lui &
 » moi, de cet œil, & il y a plus de trois
 » années que je l'aime avec beaucoup
 » de tendresse. Persuadée qu'il est très-
 » soigneux de sa fortune, j'avois tou-
 » jours cru qu'il vivoit d'une grande
 » économie pour remplacer ce qui pou-
 » voit manquer à la mienne, & se dé-
 » dommager ainsi de ce qu'une autre
 » auroit pu lui procurer. Mais je m'ap-
 » perçus, il y a quelque mois, qu'il
 » changeoit de conduite à mon égard,
 » qu'il tâchoit de me trouver seule, &
 » qu'il s'énonçoit en des termes plus pas-
 » sionnés qu'à l'ordinaire, sous prétexte
 » qu'il n'étoit plus le maître de sa pas-
 » sion, qu'il ne pouvoit plus résister à
 » mes charmes, & autres belles choses
 » de cette nature. Malgré la longue
 » fréquentation qu'il y a eu entre nous,
 » je n'ai pu jamais obtenir sur moi de
 » lui dire alors qu'il ne dépendoit que
 » de lui de me posséder. Mais l'autre
 » soir il eut la franchise & l'impudence
 » de s'expliquer, & de me déclarer tout
 » net qu'il ne vouloit de moi que pour
 » sa Maîtresse. Je répondis à sa déclara-
 » tion comme elle le méritoit ; sur
 » quoi il m'offrit le double de ce qu'il
 » venoit de me présenter, pour m'en-

» gager à me rendre. Sans avoir même
 » aucun égard à la colere qui m'ani-
 » moit, il me dit qu'il étoit fâché
 » d'avoir si mal profité de ces heureux
 » momens, où nous nous étions trouvés
 » seuls ensemble, éloignés de tout le
 » monde. *Il est vrai*, ajouta-t-il, *que*
 » *nous le sommes à présent*. Là-dessus je
 » m'enfuis chez une Dame de mes voisi-
 » nes, & quoique son mari fût dans la
 » chambre, je me jettai sur un lit de
 » repos, où je versai d'abord un torrent
 » de larmes. Aussi-tôt mon amie le pria
 » de se retirer; mais il ne voulut pas y
 » consentir par un principe d'humanité.
 » *Il y a*, dit-il, *quelque chose de si ex-*
 » *traordinaire dans son état*, que je veux
 » prendre part à son affliction; & que ce
 » soit tout ce qui vous plaira, elle est assez
 » de vos amies pour être persuadée qu'elle
 » peut exiger de moi tous les services dont
 » je suis capable. Il s'assit alors auprès
 » de moi, & il m'entretint d'une ma-
 » niere si fraternelle, que je lui décou-
 » vris tout le sujet de ma douleur. Il
 » parut si outré du procédé indigne de
 » mon Amant, il eut tant d'égard à ma
 » foiblesse, & il m'alléqua de si bonnes
 » raisons pour me détacher de l'amitié
 » que j'avois conçue pour ce perfide qui

» ne pensoit qu'à me corrompre, que
 » je me flatte de le bannir entièrement
 » de mon esprit. Cet honnête homme &
 » son épouse font aujourd'hui mon uni-
 » que consolation, & je ne suis pas plus
 » gênée avec eux que si j'étois seule.
 » Ainsi j'espère qu'en peu de tems, le
 » mépris & la haine succéderont aux
 » restes de tendresse que je pourrois
 » avoir pour un infame & un vilain. Je
 » suis, &c.

T.

DORINDE.

 L V. DISCOURS.

Qui mores hominum multorum vidit. —

HOR. A. P. V. 142.

Qui s'instruisit des mœurs de plusieurs Peuples.

Lorsque j'examine tous les Quar- Raïsonne-
 tiers & les différentes Paroisses de mens des
 cette grande Ville, je la regarde comme *Politiques*
 un assemblage de différentes nations dans les
 distinguées les unes des autres par leurs *Cassés pu-*
 coutumes, leurs manieres & leurs inté- blics, à l'oc-
 rêts. On ne voit pas tant de différence *casion de la*
 fautive nou-

velle qui a-à tous ces égards entre les Cours de deux
 voit couru pays, qu'il y en a ici entre la Cour & la
 sur la mort Ville. En un mot, les habitans de *S. Ja-*
 de *Louis* mes, quoiqu'ils vivent sous les mêmes
 XIV. loix, & qu'ils parlent la même langue, font un peuple distinct de ceux qui demeurent à *Cheapside*; & ceux-ci à leur tour ne diffèrent pas moins, dans leurs idées & leur conversation, de ceux du Temple d'un côté & de ceux de *Smithfield* de l'autre, que s'ils étoient à plusieurs degrés de longitude les uns des autres, & qu'ils vécuissent sous différens climats.

De-là vient que, lorsqu'il y a quelque affaire importante sur le tapis, je me plaïs à entendre les réflexions qui se font là-dessus dans les divers quartiers de *Londres* & de *Westminster*, & à courir de tous côtés une journée entière, pour savoir les différentes idées que mes ingénieux Compatriotes en ont. Ainsi je connois de visage nos plus célèbres politiques dans l'étendue de l'une & l'autre Ville; & informé d'ailleurs que tout Caffé a son Ministre d'Etat en particulier, qui est la bouche & l'interprète de la rue où il demeure, je m'assieds toujours auprès de lui, pour savoir ce qu'il pense de la situation des affaires. Du-

rant le dernier circuit que j'ai fait dans ce dessein, (c) il y a environ trois mois, le bruit courut que le Roi de *France* étoit mort. Persuadé que cet événement changeroit toute la face des affaires en *Europe*, & qu'il produiroit quantité de belles Spéculations dans nos Caffés publics, j'étois bien aise d'apprendre ce que nos plus grands politiques en croyoient.

Pour commencer aussi près de la source qu'il m'étoit possible, j'allai d'abord au Caffé de *S. James*, où je trouvai la première chambre, qui donne sur la rue, pleine d'un essain de politiques. Les raisonnemens qui se faisoient vers la porte étoient bien peu de chose; mais ils se rafinoient à mesure qu'on approchoit de l'autre bout, & ils s'élevoient à un si haut degré de perfection dans la seconde chambre, où il y avoit un petit cercle de Spéculatifs, assis à la portée des vapeurs qui s'exhaloient de la caffetière, qu'on y disposa de toute la Monarchie d'*Espagne*, & qu'on y expédia toute la race des *Bourbons*, en moins d'un quart-d'heure.

Je me rendis ensuite au Caffé de *Giles*, où je vis une troupe de *François* qui

(c) Entre le mois de *Mars* & d'*Avril* 1712.

raisonnoient sur la vie & sur la mort de leur grand Monarque. Ceux qui avoient embrassé le parti des *Wihgs* disoient positivement qu'il étoit mort depuis environ huit jours, & là-dessus ils prétendoient que leurs freres condamnés aux galères en sortiroient bientôt, & qu'eux-mêmes seroient aussi rétablis; mais sur ce qu'ils n'étoient pas d'accord, je résolus de poursuivre ma tournée.

A mon arrivée au Caffé de *Jeannette Man*, j'aperçus un jeune éveillé, qui, voyant entrer un de ses amis en même tems que moi, retroussa son chapeau, & l'aborda en ces termes: *Eh bien, mon ami, le vieux pécheur est enfin mort. Aler-te, camarade. C'est à présent, ou jamais, qu'il faut aller tout droit aux portes de Paris. Il lâcha plusieurs autres réflexions de la même solidité; ce qui m'obligea de me retirer au plus vite.*

Entre *Charing-Cross* & *Covent-Garden* je ne trouvai que peu de variation dans les raisonnemens politiques. Lorsque j'arrivai au Caffé de *Guillaume*, le discours y avoit déjà passé de la mort de *Louis XIV.* à celle de Messieurs *Boileau*, *Racine*, *Corneille*, & de plusieurs autres Poètes fameux, qu'on regrettoit à cette

occasion, parce qu'ils auroient pu enrichir le public de belles *Elégies* sur la mort d'un si grand Prince, le protecteur & le *Mécène* des Savans.

Dans un Caffé tout auprès du Temple; je vis deux jeunes Messieurs qui disputoient avec beaucoup de feu sur la succession à la Monarchie d'*Espagne*. Ils sembloient être gagnés tous deux, l'un pour servir d'Avocat au Duc d'*Anjou*, & l'autre à *Sa Majesté Impériale*. Ils vouloient décider du Droit à ce Royaume par les Loix Parlementaires du nôtre; mais incapable de les suivre dans tous ces labyrinthes, je me rendis à un Caffé proche de l'Eglise de *S. Paul*, où un Savant raisonnoit à perte de vête, & entretenoit la compagnie du déplorable état de la France sous la minorité du Roi défunt.

De-là je tournai à la droite pour enfler la rue des *Poissonniers*, & j'entrai dans un Caffé, où le grand Politique du quartier n'eut pas plutôt fumé sa pipe & ruminé un peu sur la nouvelle qui couroit, qu'il s'énonça en ces termes: *Si le Roi de France, dit-il, est mort, nous allons avoir quantité de Maquereaux; parce que ses Capres, qui désolent notre Pêche depuis une dizaine d'années,*

ne la troubleront plus. Ensuite il examina quelle influence la mort de ce grand Monarque auroit sur nos Sardines ; il en discourut si juste , & il égaya si bien la matiere , qu'il remplit de joie tous ses Auditeurs.

Peu sensible moi-même à ces réflexions , je partis de la main , & j'allai donner dans un Caffé borgne , situé au bout d'une ruelle , où je trouvai un *Non-Jureur* aux prises avec un *Passémentier Non-Conformiste* , le protecteur & l'appui d'un *Conventicule* du voisinage. L'un soutenoit que le feu Roi de *France* pouvoit être mis en parallèle avec *Auguste* , & l'autre qu'il avoit plutôt ressemblé à *Néron*. La dispute s'échauffa beaucoup : mais sur ce que je m'aperçus qu'ils tournoient souvent les yeux vers moi , dans la crainte qu'ils n'en appellassent à ma décision , je payai la valeur d'une tasse de caffè , & je pris ma route vers *Cheapside*.

Alors il me falut examiner plusieurs *Enseignes* , avant que d'en trouver une qui répondit à mon but. Enfin j'entrai dans un Caffé , où la premiere personne que je vis témoignoit une grande sensibilité pour la mort du Roi de *France* ; mais sa douleur ne venoit pas tant de la

la perte de ce Monarque , comme il s'en expliqua lui-même , que de la vente de ses *Actions* à la Banque , depuis environ trois jours. Là-dessus un *Chapelier* , qui étoit l'oracle de ce Caffé , & qui n'y étoit jamais sans avoir un cercle d'admirateurs , en prit bon nombre d'entre eux à témoin qu'il leur avoit déclaré , il y avoit plus d'une semaine , que le Roi de *France* étoit mort. Il ajoûta qu'en égard aux derniers avis qui étoient venus de ce Royaume , il étoit impossible que la nouvelle ne fût vraie. Dans le tems qu'il raisonnoit de cette manière , & qu'il parloit d'un ton de maître à ses auditeurs , il entra un Monsieur , qui venoit du Caffé de (d) *Garraway* , & qui nous dit que la Poste de *France* étoit arrivée. Il assûra même qu'il y avoit plusieurs *Lettres* qui marquoient que le jour de leur départ , le Roi se portoit si bien , qu'il étoit allé ce matin à la chasse. Dès que M. le *Chapelier* eut entendu cette nouvelle , il escamota son chapeau qui étoit pendu à une cheville , & il se retira tout confus à sa boutique. Pour moi , je finis-là mes courses de

(d) C'est un Caffé où se rendent les *Actionnistes* , & qui n'est pas loin du Bureau de la Poste.